

LES SAMPOTS

CAMBODGIENS



EXTRAIT DE LA REVUE
“ART ET DÉCORATION”
POUR MESSIEURS RODIER



LES SAMPOTS CAMBODGIENS

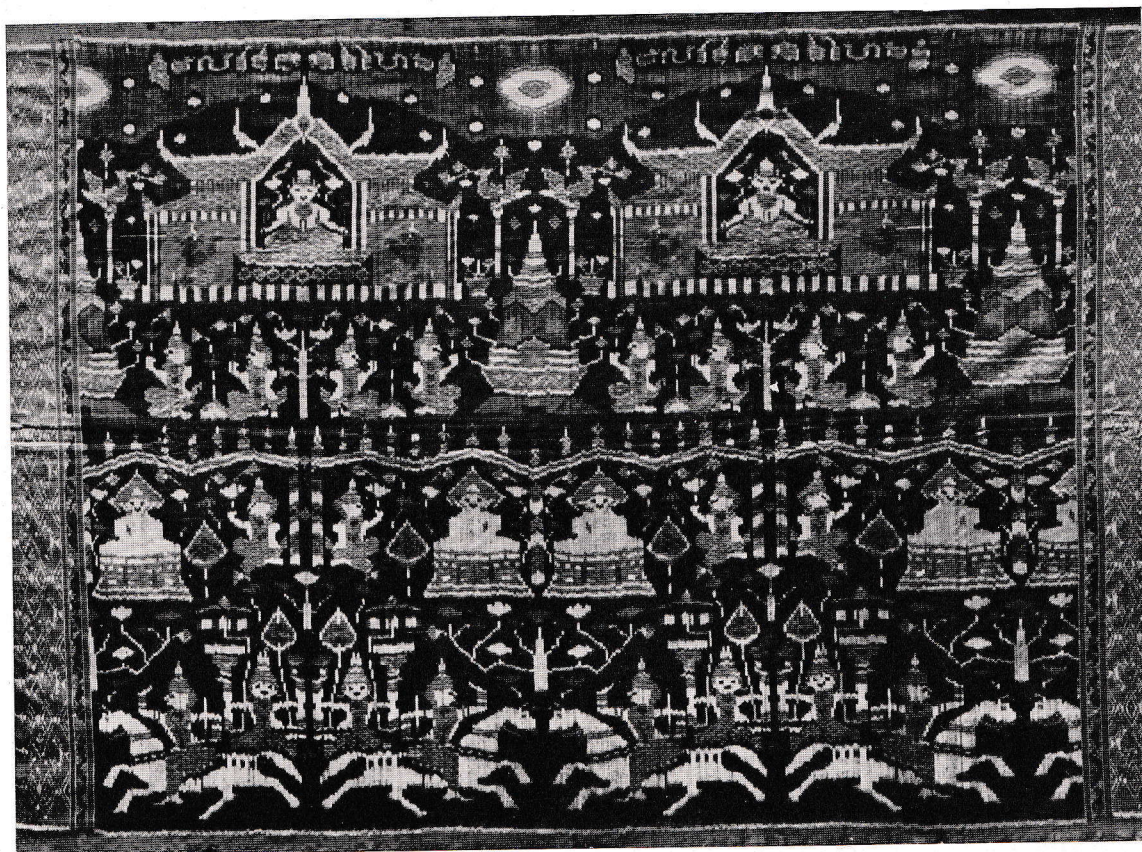
Si l'on jette un coup d'œil, sur l'histoire du trafic entre l'Europe et l'Asie, on peut faire une remarque qui n'est pas sans intérêt pour les artistes ou plutôt pour les amateurs d'art. C'est que la nature des objets importés de ce vaste continent a progressivement changé, depuis le Moyen âge, jusqu'à nos jours.

Il paraît bien en effet, qu'on a autrefois demandé à l'Orient, puis à l'Extrême-Orient, surtout des produits d'industrie ayant un caractère de luxe, alors que, de plus en plus, depuis le XIX^e siècle, on incline à n'y voir qu'une mine de matières premières.

Laissons de côté le thé et les épices. Après les croisades, qu'est-ce que les nef, assez aventureuses pour braver les lames mau-

vais de la Méditerranée, apportaient à Venise, à Gênes et à Marseille ? Des tapis, des faïences peintes, des étoffes de soie. Puis, quand les Portugais et les Hollandais, furent allés reconnaître, sur des vaisseaux plus larges, le Catay, Cipangu, fabuleuses contrées qu'avait décrites Marco Polo, quand enfin la Compagnie des Indes eut installé ses comptoirs au pays des radjahs, ce fut aux laques du Japon ou de Coromandel, aux porcelaines de Chine, aux broderies, aux meubles incrustés de nacre, aux jades et aux ivoires sculptés, à mille merveilles jusqu'alors ignorées de passionner notre curiosité et d'exciter nos convoitises.

A l'école de cet art lointain, notre industrie se développa et s'enrichit : on créa, en



Sampot Cambodgien

Europe, des fabriques de porcelaine, on y fit la culture et le tissage de la soie. Puis, peu à peu, à mesure que, chez nous, le développement du machinisme augmentait le rendement des manufactures, l'abondance de nos exportations devint telle que les industries exotiques, découragées par une lutte inégale, commencèrent à périr.

Nous avons, en somme, porté au loin la décadence de l'artisanat, après l'avoir subie chez nous-même. Et cela est d'autant plus déplorable que les arts, dont notre contact a marqué le déclin, étaient souvent bien supérieurs à nos anciens métiers.

Dans les pays soumis à l'influence française, voici longtemps déjà que les pouvoirs publics se sont préoccupés de porter remède à cette crise. Et l'on sait, notamment, avec quel zèle éclairé M. Albert Sarraut s'y est efforcé, durant son séjour en Indo-Chine,

comme Gouverneur Général. Il n'a pu cependant faire disparaître les causes profondes du mal : le goût de la haute classe indigène pour les produits importés et l'influence des mercantis devenus, en sa place, les clients et les conseillers des artisans.

Sans doute il est possible, dans une certaine limite, de stimuler, par l'exemple, l'intérêt que les riches indigènes doivent porter à leurs industries nationales, et de former, dans des écoles ou des ateliers officiels, une main-d'œuvre instruite des vieux procédés. Mais que peuvent ces mesures contre des forces aussi puissantes que les exigences de l'importation et le mauvais goût de la clientèle européenne ?

Nous devons donc noter avec joie tout ce qui s'oppose à ce que ces forces ont de néfaste. Or, voici qu'un grand industriel français, au goût personnel et hardi,

M. Rodier, vient d'apporter à une des plus intéressantes industries cambodgiennes un encouragement précieux. Il s'est épris des *Sampots* du Cambodge. Il veut les faire connaître et aimer chez nous. Il est persuadé — et il persuadera aisément les amies des beaux tissus qui lui font confiance — que ces écharpes venues d'un pays lointain peuvent être acclimatées sous notre ciel et enrichir d'une élégance nouvelle les toilettes de Paris.

Qu'est-ce donc les *Sampots*?

M. Jean Stœckel a publié, dans la revue *Arts et Archéologie khmers*, une étude qui nous donne sur la fabrication de ces tissus les renseignements les plus complets. Nous y apprenons d'abord qu'il y a plusieurs variétés de sampots. Les uns sont tout en soie; les autres en soie et en coton; on en fait d'unis, de rayés, de quadrillés; les plus précieux enfin sont ornés de dessins.

L'étoffe, dite *sampot holl*, est obtenue



Sampot Cambodgien

nue grâce à un procédé aussi différent de nos anciens procédés européens que l'est le batik, par exemple. Il consiste en ceci : sur une chaîne monochrome, noire le plus souvent, des dessins sont tissés, au moyen de fils de trame dont chacun est teint, préalablement, sur toute sa longueur, par zones de couleurs différentes. La difficulté consiste à disposer les zones et les couleurs de façon à ce que le fil, quand il occupera sa place dans l'étoffe, détermine avec exactitude une tranche du dessin d'ensemble.

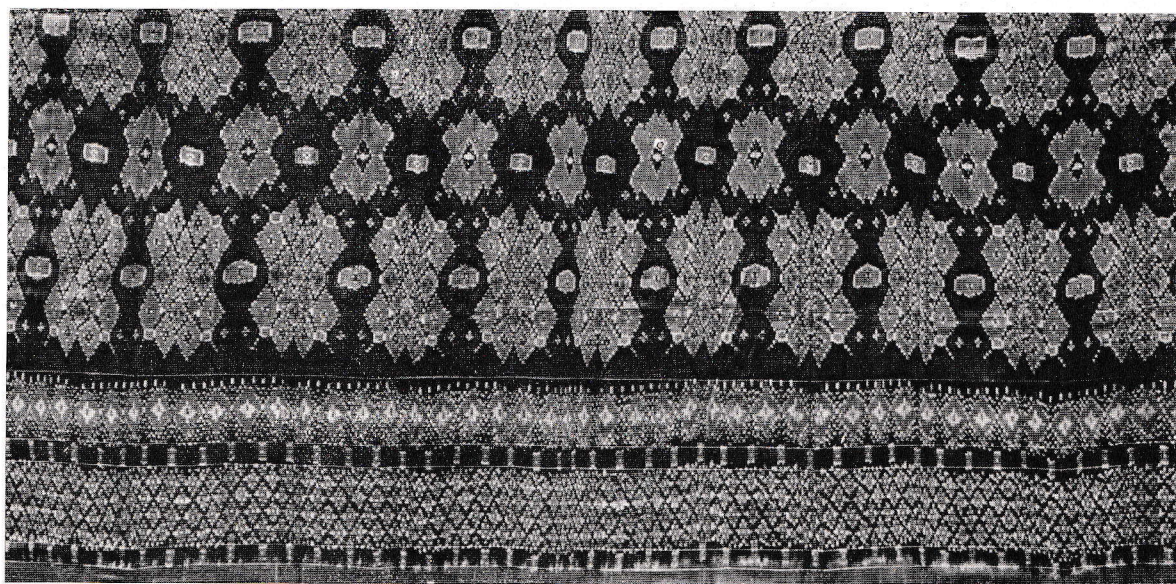
On se demandera comment une telle préparation de la trame est possible. C'est ici qu'intervient une méthode singulière. On groupe les fils en faisceaux que l'on entoure, par place, de ligatures en fibres de bananier, formant comme des bagues. On plonge ensuite les faisceaux dans une décoction de plantes tinctoriales du pays. Les parties découvertes de la soie sont teintées, celles, au contraire que cachent les bagues, ne le



Sampot Cambodgien



Sampot Cambodgien



Sampot Cambodgien

sont pas. Il reste à recommencer, en changeant les bagues de place et en replongeant les faisceaux dans un bain d'une autre couleur. Ainsi jusqu'à ce qu'on ait obtenu une provision de fils dont les zones colorées permettront la réalisation du dessin par la trame. Sur un fil de 88 c/m de long, j'ai compté 60 zones dans un sampot choisi au hasard.

Un tel procédé dispense, on le voit tout de

suite, non seulement d'un métier à lacs ou à pédales, mais des lisses elles-mêmes. Il est donc possible que la fabrication des sampots *holl*, soit, au Cambodge, antérieure à l'introduction du métier actuellement usité pour d'autres genres de tissus, lequel, paraît-il, n'est reproduit sur aucun bas-relief ancien.

On peut même présumer, il me semble, que ce qui a le plus contribué à l'invention



Sampot Cambodgien



Sampot Cambodgien

de l'ingénieux système que nous venons de décrire, ce fut autrefois l'absence de métiers à lisses nombreuses. Les premiers sampots *holl* auraient été faits comme ces étoffes que M. Groslier rapporte avoir vu fabriquer en pays Moï, sur une chaîne dont une des extrémités était fixée à un bambou, lié au pilotis de la cahutte, et l'autre à une traverse légère que la tisseuse avait attachée à sa ceinture.

Combien de temps les ouvrières du Cam-

bodge, liées ainsi aux voiles qui devaient les vêtir, ont-elles rêvé de les orner de dessins merveilleux aux plus chatoyantes couleurs, jusqu'au jour où l'une d'elles eut l'idée de barioler d'avance chacun des fils que sa main conduisait ? Ce besoin de varier sans cesse et d'enrichir la parure de la vie, qui, dans tous les pays du monde, a engendré les arts, a, selon les régions, suscité l'invention de techniques diverses. Alors qu'un peu partout, on découvrait le système des

lisses, à Java on inventait le batik; peut-être doit-on à ce qu'au Cambodge le tissage fut toujours une occupation féminine, une solution toute différente de la décoration des étoffes.

Et maintenant, il me faut répondre à ceux qui, demanderont encore si ce procédé primitif offre des avantages qui lui soient particuliers.

Or, cela est évident. La teinture préalable donne des tissus sans envers, d'une féerique légèreté; elle permet de varier à l'infini les dessins et les coloris qui, si l'ouvrière ne recule pas devant cet effort, peuvent différer d'un bout de la pièce à l'autre; le jeu qui subsiste toujours dans la juxtaposition des fils et le léger empiètement des zones teintées les unes sur les autres donnent au décor un flou et un fondu qui dépassera

sera toujours les moyens de la machine.

Les indigènes ont d'ailleurs adopté certains types de dessins pour lesquels ils ont une prédilection. Ils leur donnent des noms charmants : lanterne diamant, fleur de grenade, enfant de naga, branche d'héliotrope, fleur de Sandam, caisse de baguettes d'encens... toute une terminologie qui remonte sans doute à des temps très lointains et où l'on sent, chez ceux qui l'ont créée, comme un émerveillement.

Cet émerveillement, sera partagé par tous les gens de goût qui, en voyant les sampots du Cambodge, les profondes teintes de pourpre, les jaunes dorés, les gris à reflets d'argent, qui s'y mêlent en d'amusants dessins, songeront au travail fabuleux dont ces fines merveilles sont les fruits lentement mûris.

JEAN GALLOTTI.



Sampot Cambodgien